

32 dents



Premières et dernières pages
signées
Andréa L-T

Avec la collaboration et la complicité de
Carole Cyr
Paul Carrière
Sophie Martin
du collectif **Les Violons d'Ingres**

XII^e course à relais – Été 2020
**Collectif d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)**

Plusieurs décennies se sont écoulées depuis le premier incident, et pour être honnête avec vous, je ne suis toujours pas certaine de tout comprendre. C'est qu'ils se connaissent tous, ici, familles, historiques et secrets. Et moi, je suis restée une étrangère pour eux.

Dans ce temps-là, je tapais mes rapports moi-même à la dactylo. Je rêvais d'avoir un jour ma propre secrétaire à qui je remettrais mes pattes de mouche. Je venais tout juste de terminer mes études en travail social. Mon patron, monsieur Huard, c'était une grosse moustache cirée dans un complet trop serré. J'entrai dans son nuage de nicotine pour recevoir mon premier dossier. « Ton rapport lundi », me dit-il. Totale insouciance. Mais des heures supplémentaires gratuites la fin de semaine, ça ne me faisait pas peur. J'étais jeune, idéaliste. Je voulais faire ma part. Je voulais changer le monde en m'enfonçant les talons dans la merde des autres. Et pour les trouver, ces autres, j'étais démenagée dans une petite communauté éloignée qui avait figuré brièvement dans un travail d'université.

Le dossier était presque vide. Deux ou trois phrases dans un rapport télécopié, à peine lisible.

« Merci », marmonnai-je en sortant. Je pris mon cartable et ma veste, et je me rendis directement au Sacré-Cœur en me disant que s'il était si Sacré, ce Cœur, des cas comme ceux-là n'existeraient même pas.

Elle était arrivée à la salle d'urgence seule, habillée de haillons, pieds nus, les cheveux si encrassés qu'elle avait l'air d'un *motton* sorti du renvoi de la douche. Une enfant d'environ 15 ans, muette et enceinte jusqu'aux oreilles. Pas de carte-soleil, pas de porte-monnaie, pas de sac de bébé, même pas de chaussures... juste une feuille de papier collée sur sa vieille jaquette trouée avec ces mots : ARRANGEZ-VOUS AVEC.

« Je suis là pour ça », m'étais-je dit à moi-même.

Les infirmières ne m'en dirent pas long sur la patiente. L'une d'entre elles me fit le résumé habituel. Elle n'avait jamais vu de cas semblable, m'avait-elle menti.

On m'avait autorisé à entrer dans sa chambre. J'étais certaine que je retrouverais, dans la petite paroisse de Lac-Marène, quelqu'un qui connaissait la jeune patiente et le dossier serait bientôt clos. L'odeur de malpropreté corporelle m'assaillit, mais j'accrochai à mon visage une expression confiante et professionnelle, comme je l'avais appris. L'adolescente était assise sur le bord du lit, face à la porte.

« Bonjour », dis-je. Et je fis signe de la main, au cas où elle serait sourde aussi et ne sache pas lire les lèvres. Elle me faisait face, mais je doute qu'elle me vît; elle avait le regard vide comme la mort. Je sortis mon questionnaire, en m'assoiant près d'elle, et le lui montrai. Peut-être allait-elle lire les premières lignes et comprendre qui j'étais ?

Peut-être allait-elle le remplir elle-même ? Mais elle n'eut aucune réaction. Je demeurai assise à ses côtés quelques minutes, en parlant de moi, pour apprivoiser son silence, pour me faire accepter, en espérant qu'elle démontre quelque signe que je puisse ajouter à mes constatations. Elle resta immobile.

Je pris des notes sur son état physique, du moins selon ce que je pus voir. Je me demandai quelle horreur elle avait bien pu subir. J'éprouvai une profonde compassion pour cette enfant négligée et seule. Et pour lui exprimer mon empathie, j'osai prendre sa main dans la mienne. J'espérais que ce geste l'aide à sortir de son état catatonique.

Elle tourna la tête lentement vers moi et me fixa de ses yeux noirs. Elle me vit, enfin ! Puis, elle se mit à hurler comme une bête immonde, de douleur ou de terreur, tellement que j'en oubliai que c'était une fille et non une bête furieuse. Je sortis en courant pour avertir les infirmières qui me demandèrent de revenir au matin – la descente avait commencé. Mais je restai dans la salle d'attente. Elle avait besoin de moi, la jeune. Et de toute façon, je n'allais pas dormir de la nuit, ça, c'était certain.

Ce n'est qu'au matin que l'obstétricien me fit son topo : la mère avait succombé à un arrêt cardiaque pendant la naissance. Son fils avait survécu.

J'obtins la permission de voir l'enfant, pour remplir mon rapport. Je me rendis à la pouponnière et là, derrière la vitre, je le vis pour la première fois : une petite boule de garçon aux joues roses. 4,2 kilos, 46 centimètres et 32 dents acérées, parfaitement alignées.

Deuxième partie – *Carole Cyr*

En effet, tandis que je l'observais, plongée dans mes pensées, le nourrisson serra ses petits poings et baïlla longuement, me révélant du coup sa dentition extraordinaire. Je n'en avais jamais vu de pareille chez un nourrisson et peut-être même chez un humain ! J'interpellai l'infirmière qui marchait vers la porte de la pouponnière.

– Bonjour. Je me présente. Je m'appelle Marie Brabant et suis travailleuse sociale. Hier, j'ai rencontré la mère du bébé que vous voyez là. Je me demandais si quelqu'un avait pris des nouvelles d'elle, de l'enfant.

L'infirmière laissa là son charriot et s'approcha.

– Pas que je sache. Elle était si jeune... On se demande pourquoi elle nous a échappé.

J'avais trouvé son choix de mots intéressant, comme si pour cette jeune femme qui avait tant souffert, mourir était la seule évasion.

– Avez-vous déjà vu un enfant naître avec toutes ses dents ?

— Une ou deux dents, oui. Mais pas ça. Un groupe de l'université est venu le photographier hier.

— Et qu'est-ce qu'il va devenir, le petit ?

— On va essayer de communiquer avec sa famille. Si l'État le prend en charge, il sera mis en adoption.

— Le dossier dit que la mère s'appelait Josiane Comtois. Ça vous dit quelque chose ?

— Non... et nous n'avons rien trouvé pour l'identifier dans ses affaires.

L'infirmière me semblait soudainement hésitante, mal à l'aise. J'ai poursuivi.

— Elle n'avait pas non plus de cellulaire. Comment allez-vous communiquer avec la famille ?

Elle me regarda, interloquée.

— Je ne sais pas. Vous nous aiderez peut-être ?

— Je veux bien, mais il me faudrait une photo d'elle...

Pendant une minute, nous avons réfléchi toutes les deux, et j'avais senti une affinité étrange avec cette jeune femme en uniforme.

Puis une solution lui était venue.

— Pas idéal, mais il y a les photos de la morgue.

— Il y a aussi ses vêtements et la note qui était dessus. Tu peux mettre la main dessus ?

La jeune infirmière hésita, balayant le couloir d'un regard furtif.

— Oui. Mais c'est délicat... Allez prendre un café dans le salon des visiteurs. Si je ne vous rejoins pas là d'ici une heure, c'est partie remise.

Et sans plus me regarder, elle avait repris son chariot et disparu derrière les portes battantes.

Un peu ébranlée par la tournure des choses, j'avais acheté une bouteille de jus de pommes et je m'étais installée avec un vieux *Paris Match* dans la salle d'attente. À peine vingt minutes plus tard, la jeune femme est reparue un peu essoufflée. Elle déposa vite un grand sac en plastique à mes pieds et murmura en se penchant.

— Toutes ses affaires sont là-dedans et au fond, quelques photos que j'ai eu le temps d'imprimer. Je compte sur vous, madame Brabant, pour nous revenir si vous trouvez de l'information sur elle.

— Sans faute. Et merci encore !

Elle avait déjà tourné les talons en me faisant signe d'un geste impatient de baisser le ton. En quittant l'hôpital, je me croyais mieux équipée pour retracer les contacts de Josiane qu'avec le maigre dossier que m'avait donné le gros Huard. Je sentais bien qu'on ne me disait pas tout, mais je me réjouissais que la nouvelle infirmière ne m'ait pas reconnue. Mon instinct me disait que quelqu'un à Lac-Marène savait qui était cette jeune femme, morte seule et souffrante, et peut-être aussi qui lui avait fait cet enfant si étrange. Était-ce l'auteur de la note « Arrangez-vous avec. » ?

Je laisse défiler mes souvenirs, étonnée de constater à quel point ils sont restés frais dans ma mémoire. J'avais modifié la photo pour créer une vraisemblance et « donner vie » à Josiane, puis j'avais fait le tour du village en montrant les vêtements et la photo. Quelques villageois avaient affirmé l'avoir vue à la halte routière, mais aucun n'en disait davantage. En fin de compte, en dépit de tous mes efforts zélés de jeunesse, je n'avais jamais retrouvé les proches ni même un ami de Josiane, et son enfant avait été adopté. Par qui ? Je n'ai jamais réussi à le savoir. Le dossier était clos.

Aujourd'hui, j'ai pris la place de monsieur Huard qui a passé l'arme à gauche voilà une dizaine d'années, et ce n'est pas par hasard que je repense à Josiane Comtois. La dame qui se tasse nerveusement sur la chaise dans mon bureau vient de se rappeler à ma mémoire. Elle est l'infirmière qui m'avait refilé les vêtements et la photo de Josiane il y a de cela bien des années, et elle a quelque chose de très important à me dire.

Troisième partie – *Paul Carrière*

Marie scrute sa visiteuse. Celle-ci femme est bien mise, amaigrie, cheveux courts parsemés, vêtue sobrement. Elle présente une allure disciplinée. Son visage est complexe, à la fois doux et crispé. Ses mains sont rouges et gercées. Une vague impression de déjà-vu... Elle attend en silence.

Marie quitte son fauteuil de gestionnaire et s'approche lentement de sa visiteuse. Quelques longues secondes de silence inconfortable meublent le petit bureau fermé.

— Bonjour. Madame...? lance Marie doucement en lui offrant sa main.

— Madame LeMay, répond l'interlocutrice prudente, sans bouger.

— Bonjour, madame LeMay. Comment allez-vous ? Que me vaut l'honneur de votre visite ?

— J'ai longtemps hésité à venir en parler. Mais avec le temps qu'il me reste, je ne peux continuer à étouffer un scandale qui a duré plusieurs années.

— Avec le temps qu'il vous reste...

— J'ai appris l'an dernier que j'avais une tumeur maligne au colon. Et depuis trois mois, je décline rapidement.

— Malgré tout, vous faites l'effort de venir me voir. Merci de votre confiance, de votre courage. Voulez-vous me parler de ce qui vous bouleverse ?

Madame LeMay s'exprime avec conviction.

— Pendant 35 ans, je me suis dévouée jour et nuit avec nos patientes prêtes à accoucher, et toujours avec des normes éthiques impeccables. Souvent, ce travail a été assez routinier mais gratifiant, du début d'un cas jusqu'à la fin. Habituellement, on accompagnait autant les parents que le bébé à naître. Mais pas dans certaines circonstances particulières.

« À trois reprises, en l'espace d'un mois, il y a longtemps, ma collègue en obstétrique et moi avons été écartées des soins, rapidement, sans préavis, sans explication, le bébé à peine né. Une nouvelle infirmière plus spécialisée, qu'on ne connaissait pas, arrivait sur-le-champ pour poursuivre le travail. »

« Lors du premier incident, on nous a rappelé l'importance de la discrétion professionnelle. On nous a fait signer des documents légaux pour assurer notre silence. »

Marie feint le calme mais sent l'inquiétude qui l'envahit.

— Parlez-moi de ces incidents.

— C'est très mystérieux. Dans les deux premiers cas, les bébés sont nés avec des malformations génétiques majeures. C'était excessivement rare même dans une communauté tissée serrée comme celle-ci. Ensuite, on ne retrouvait pas ces nouveaux-nés à la pouponnière. Peut-être étaient-ils trop fragiles ? Peut-être était-ce la volonté des parents. Peut-être étaient-ils transférés dans un centre plus spécialisé ? De fait, on ne savait rien de leur sort. On avait compris de ne pas fouiller ces cas.

— Et le troisième bébé ?

— Avant l'accouchement, j'ai eu un peu plus de temps avec cette jeune mère adolescente contrairement aux deux mamans précédentes. Je n'ai pas su pourquoi. Mais je me suis sentie surveillée étroitement. J'ai eu l'impression de marcher sur des œufs. La jeune maman s'appelait Josiane.

— Je me rappelle de Josiane. Quelle tristesse, toute cette situation ! réplique Marie attristée.

— Souvent, ces jeunes mamans ne semblaient pas comprendre tout ce qui leur arrivait. L'éducation sexuelle, l'anatomie et le processus d'accouchement leur étaient mystérieux. Mais Josiane semblait anticiper les étapes, presque (re)vivre d'avance les douleurs physiques à venir, le passage de l'enfant et la suite. À mes questions, elle acquiesçait par de petits hochements de tête. Son rythme cardiaque s'affolait. Sa gestuelle traduisait une quasi panique.

— Et ensuite ?

— Tout doucement, un pas à la fois, je me suis approchée un peu plus de Josiane. Je respirais sa détresse. J'ai glissé ma main droite sous sa main gauche. Je lui ai dit que j'étais avec elle. J'ai ralenti ma respiration. Je lui ai demandé si elle voulait que je reste avec elle encore un peu. Josiane a hésité, elle a regardé furtivement vers la porte entrouverte de sa chambre. Elle a acquiescé faiblement à ma demande.

— Votre douceur a aidé Josiane. Et ensuite ?

— J'ai commencé à flatter sa main, et ensuite ses cheveux encore sales. Josiane a tendu son corps lors d'une bonne contraction. J'ai respiré avec elle. Elle a respiré un peu moins rapidement. J'ai repris doucement la caresse de ses mains avec le même rythme lent.

« Josiane m'a fixé pendant un moment. Osera-t-elle faire confiance cette fois? Elle a hésité. J'ai attendu. »

« Elle a prononcé difficilement quelques mots. »

— Quelques mots...?

— « C'est poison ! C'est comme des poisons. »

Quatrième partie — *Sophie Martin*

Des heures après le départ de madame LeMay, je réfléchissais encore dans la pénombre qui enveloppait tranquillement mon bureau. J'avais les neurones en feu, au point d'en avoir le vertige. Je me levai pour me tasser un bon whisky, puis j'allai pêcher le sac contenant les affaires de Josiane dans un cabinet quasi oublié. Je pris les vieilles photos de morgue de l'adolescente.

Aucune des pièces du puzzle ne correspondait aux autres. Je n'y comprenais rien. Cependant, j'avais déjà tellement de cas devant moi que je décidai de remettre le cas Comtois au fond de ma pile de dossiers et de ma mémoire. Toutefois, il ne tarda à se rappeler à mon souvenir.

Par une nuit d'été collante comme un attrape-mouche, le Sacré-Cœur m'appela d'urgence. Je devais me rendre à l'hôpital sur-le-champ.

— Il en est arrivé une autre, ma'ame Brabant, me dit un infirmier manifestement ébranlé.

Je sus tout de suite de quoi il me parlait et je le sommai de me mener à elle. Elle se mit à hurler dès qu'elle me vit et je manquai de m'évanouir : c'était Josiane Comtois et on nous demandait encore de nous « arranger avec elle » sur un Post-it sale épinglé à ses haillons, juste au-dessus de son ventre bien rebondi.

Je tombai à ses genoux – elle avait à peine vieilli. Quelques rides sillonnaient son visage et sa chevelure hirsute était veinée d'argent, mais c'était ELLE. Elle cessa de

hurler, me regardant intensément, la tête légèrement inclinée, puis croassa « Poison... c'est du poison », avant de sombrer dans le même état catatonique que trente-cinq ans plus tôt.

Je me relevai puis, les mains sur les genoux, je l'observai plus attentivement. Son regard était plus que terne, mais sa pupille était extrêmement dilatée – on voyait à peine l'iris bleu qui la cerclait. Ses lèvres minces étaient paralysées en une subtile grimace dont les extrémités salivaient généreusement.

– Ma'ame Brabant, je vais devoir l'emmener dans une salle pour qu'on l'examine.

– Je l'accompagne.

– Pardon?!

– Tu m'as compris. Je reste avec elle jusqu'à ce qu'elle ait eu son bébé.

– Mais, ma'ame Brabant, j'ai pour instruction de...

– T'as pour instruction de te taire et de me laisser entrer dans la salle avec elle. C'est clair ?

– Mais, je ne suis pas censé, la politique...

Mon air impérieux le convainquit qu'il valait mieux m'obéir.

– Je vais devoir appeler... tenta-t-il faiblement

– Appelle qui tu veux, moi, je vais où va la patiente.

Une lueur agacée lui traversa le visage, mais il me laissa le suivre jusqu'à la salle d'examen. Il allongea Josiane sur la table et donna un bref coup dans la porte à l'arrière de la salle, comme pour avertir le médecin. Il me dévisagea une demi-seconde, sembla vouloir me dire quelque chose, puis se rembrunit et partit, nous laissant seuls, Josiane, moi et un silence de mort.

L'absolue impossibilité de la situation me tomba sur les épaules comme une chape de plomb. Josiane était morte. J'avais ses photos de morgue dans mon bureau ! Elle se trouvait pourtant bel et bien devant moi, incontestablement vivante et encore sur le point d'accoucher. Elle était toujours aussi crasseuse et pouilleuse que la première fois que je l'avais vue.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Où était allé son corps ? Comment avait-on ramené cette enfant à la vie ? Une idée vint me chatouiller la cervelle. *Du poison...* Mais bien sûr, c'était du poison !

Avant de la balancer sur le perron de l'hôpital, on devait lui avoir donné un poison qui la rendait complètement atone, au point de simuler l'arrêt cardiaque. Son pouls devait devenir si faible qu'on la croyait morte !

Je me levai et me mis à frapper dans la porte au fond de la salle. Le médecin se pointa après une vingtaine de coups, l'air stoïque. J'ouvris la bouche pour le mitrailler de ma découverte, mais d'un signe impératif, il me fit taire. Sans dire un mot, il couvrit Josiane d'une serviette de papier, puis lui plaça les jambes dans les étriers. Au terme de son examen, il se tourna vers l'écran de son ordinateur et y piocha ses notes.

Sans se retourner, il s'adressa à moi.

— Elle y est presque : huit centimètres.

Je lui répondis par mon silence.

— Vous tenez vraiment à la suivre, sans savoir vraiment si vous n'allez pas ouvrir la boîte de Pandore ? me demanda-t-il.

— Je ne les laisserai pas me filer entre les doigts cette fois-ci, ni elle ni son enfant, lui rétorquai-je.

Il se tourna alors vers moi et me sourit de ses 32 dents acérées, parfaitement alignées.

Épilogue – *Andréa L-T*

Service de police de la région des Cinq Lacs

Formulaire 1509F – Rapport d'événement sommaire

Saisi par : Inspecteur Robert Matthew	Numéro du dossier : LM1390-01
Date de l'enquête Du 3 août au 28 octobre 2019	Réservé pour usage interne
Date du rapport : 05 novembre 2019	
État du dossier : Ouvert <input checked="" type="checkbox"/> Fermé <input type="checkbox"/>	Réservé pour usage interne
Compte rendu	
<i>Extrait, pages 23 à 26</i> (...) Rendus à Lac-Marène, nous sommes d'abord allés au 51, rue Franc, appartement 4, l'habitation de MARIE BRABANT, présumée disparue. Nous	

n'y avons rien trouvé qui laisserait croire à une effraction ou à un enlèvement violent.

Nous sommes ensuite allés au 8, rue Brand, suite 1001, où se trouvait présumément le local des services sociaux. Nous y avons trouvé un grand nombre de documents (*pièces justificatives C-1 à C-567*).

Une boîte d'articles et de documents se trouvait sur le bureau de la victime BRABANT. Celui-ci portait curieusement sur un cas faisant l'objet d'une enquête ouverte plus vaste à l'étude depuis 1982 à l'échelle nationale. Il s'agit du dossier n° BN-2106-12, appelé « dossier COMTOIS » (*pièces justificatives A-15 à A-28*).

Nous avons trouvé dans le tiroir inférieur gauche du bureau de la victime BRABANT un journal (*pièce justificative A-29*) où la victime aurait pris des notes détaillées sur la généalogie de nombreuses personnes recherchées pour des crimes de manipulation génétique illicite et de trafic humain, membres hauts placés du cartel COMTOIS. Nous avons donc rouvert le dossier COMTOIS qui était demeuré jusque là non résolu pendant plus de trente ans. À la lumière de cette découverte, une équipe a été re-dépêchée à l'appartement de la victime BRABANT pour le passer au peigne fin.

À ce stade de l'enquête, on soupçonne que la victime BRABANT soit complice dans le complot de l'affaire COMTOIS. Au cours des deux semaines subséquentes, j'ai moi-même dirigé l'équipe à l'ancien hôpital privé, appelé communément le « Sacré-Cœur ». Celui-ci avait été déserté. De plus, tout dossier, équipement, système informatique et matériel avait été retiré ou détruit. Nous avons mené une inspection approfondie de l'hôpital mais n'y avons rien trouvé de pertinent (*rapport détaillé, pièce justificative B-01*). L'inspection du terrain attenant a été plus fructueuse. Nous avons découvert une trappe au sol, côté sud-est, laquelle menait vers un énorme bunker sous-terrain. Nous y avons trouvé 200 cages longeant les murs, chacune tapissée de carton et dotée d'une chaudière qui manifestement avait servi de toilette pour les victimes du cartel COMTOIS. Nous avons pu confirmer que l'entrepôt avait été déserté moins d'une semaine avant notre découverte, c'est-à-dire que les victimes y étaient encore à l'amorce de l'enquête. Toutes les cages avaient récemment été vidées de blanc en blanc. Toutes sauf une. La victime était méconnaissable sous le masque à oxygène et les multiples intraveineuses : malnutrie, les muscles atrophiés, un état de malpropreté des plus extrêmes et des plaies de lit plein le dos et dans l'entre-cuisse. Mais le plus curieux, le ventre bombé. Nous avons été surpris de découvrir qu'elle était bien vivante, consciente et lucide. Les secouristes ont pris ses signes vitaux et ont pu prodiguer les premiers soins. Des tests plus poussés ont confirmé que c'était bien MARIE BRABANT, 58 ans, et qu'elle était véritablement enceinte. Nous avons tenté de la questionner aussitôt que les secouristes nous ont donné le feu vert, mais tout ce qu'elle a su crier à répétition, saisie d'une frayeur hystérique, c'était : « POISON ! POISON ! C'EST DU POISON ! » (...)